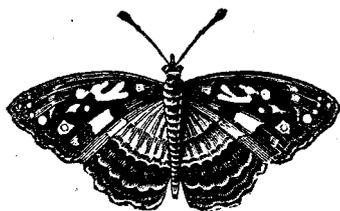


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

## DE LA GRISETTE.

Pline-le-jeune nous a laissé dix gros volumes in-4° de *Zoologie*; et c'est en vain que l'on chercherait dans cet immense recueil, quelques particularités sur les goûts, les inclinations, les habitudes et les penchans de la *Grisette*. — Après lui, Buffon, Linnée, Lacépède, Latreille, Sonnini, Lamack, Mirbel, Cuvier, etc., etc., bien qu'ils aient exploré la science de la zoologie dans ses moindres détails, ont cependant laissé tout à dire sur cette intéressante partie de la création. Ne cherchez donc pas dans la gigantesque édition de Buffon et de ses continuateurs, publiée en 1804, en 127 volumes in-8°, non plus que dans toutes celles publiées depuis, rien qui ait le moindre rapport à la jolie et nombreuse famille de la *Grisette*, car vous ne trouveriez rien, absolument rien.

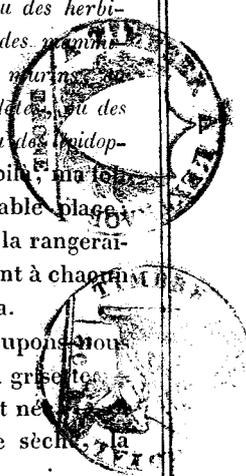
A propos de ce coupable oubli de tant d'hommes placés si haut dans l'estime des gens studieux, je me permettrai une simple observation qui trouve ici tout naturellement sa place.

— Au lieu de s'enfoncer dans les savannes de l'Amérique ou dans les déserts brûlans de l'Afrique, pour surprendre les plus petits secrets de ses farouches habitans, que n'ont-ils préféré escalader la mansarde de la *grisette* pour l'étudier avec la loupe du naturaliste? — Cette étude spéculative leur a-t-elle paru, ou trop

difficile, ou trop dangereuse? On serait tenté de le croire en contemplant leur effrayant silence. Moi donc, qui ne crains rien, pas même les *grisettes*, je vais tâcher de suppléer à l'oubli, assurément volontaire, de nos capacités *zoologiques*.

Je ne suivrai pas la *grisette* dans les premières années de sa vie. Bien souvent obscure et cachée, cette vie offrirait trop peu d'alimens à la curiosité du lecteur. — Je la prends à l'âge de quinze ans, alors que ses goûts, ses penchans, ses inclinations, et ses habitudes se dessinent à l'œil de l'observateur. — Avant de continuer, dans quel genre la classerai-je? — Ceci est moins indifférent qu'on ne pense. — Est-elle ou n'est-elle pas de la famille des *carnivores*, ou des *herbivores*, ou des *ruminans*, ou des *reptiles*, ou des *insectes*, ou des *crustacés*, ou des *gallinacées*, ou des *zopilotes*, ou des *coléoptères*, ou des *zorilles*, ou des *zophoses*, ou des *pidoptères*, ou des *serricornes*, etc., etc.?... Me voyant fort embarrassé de lui assigner sa véritable place, aussi, pour trancher le nœud gordien, ne la rangerai-je dans aucune des classes précitées, laissant à chaque faculté de la mettre où bon lui semblera.

Ceci posé, entrons en matière et occupons-nous gravement et sans autres distractions de la *grisette*. Sa taille varie suivant le pays où elle est née. À Paris, elle a le pied mignon, la jambe sèche, la



bouche petite et agaçante, les yeux fripons et le front presque candide. — Sa toilette varie de la robe d'indienne à la perkaline; du petit fichu à l'écharpe aux mille couleurs; du gentil petit bonnet au lourd chapeau de la bourgeoise; quand à ses goûts prédominans, elle affectionne, à degrés égaux, un tout petit animal de l'espèce bipède qu'on nomme rentier, et un autre bipède, un peu moins animal, qu'on nomme, ou étudiant, ou clerc d'avoué. — Pour l'un et pour l'autre, elle déploie toutes ses grâces, toutes ses gentillesses. — Pour l'un et pour l'autre, elle se pare, elle se fait belle; — pour l'un et pour l'autre, elle sourit afin de leur montrer ses blanches dents; — elle retrouse sa robe afin de leur faire admirer la finesse de sa jambe; — pour l'un et pour l'autre, elle a de l'amour, des larmes, des soupirs; — pour eux, elle a tout! A eux seuls, enfin, elle donne tout!

Que, si vous me demandez les habitudes journalières de la grisette, — je vous répondrai qu'elle est, ou modiste, ou lingère, ou passementière, ou couturière, ou blanchisseuse, ou repasseuse, ou culotière, ou, ou, ou; je m'arrête, parce que je n'en finirais pas. — Ici, encore de l'aristocratie, car la grisette modiste, chaussée de prunelle et de soie, portant chapeaux de couleur et gants à la mécanique, regarde d'un air de protection la grisette lingère, qui regarde du même air la grisette blanchisseuse, et ainsi du reste.

A quinze ans, on est grisette; à trente ans, on ne l'est plus. — Mais, bien avant ce temps, peu ou presque plus de dîners à la barrière; peu ou presque plus de billets de spectacles; plus d'étudiants ni de clercs, qui apportent des fleurs, des pots de confitures ou des marrons. — La grisette s'estime alors bien heureuse, si le rentier veut bien toujours payer le terme et lui offrir des châles bourre de soie ou des robes façon mérinos.

Un mauvais plaisant, qui fourre de la politique partout, disait dernièrement que les mœurs de la grisette tenaient le *juste milieu* entre le mal et le bien.

## Une Excursion en Bresse.

(PREMIÈRE LETTRE.)

Je vous ai promis, mon amie, en m'éloignant de vous, de retracer le pays que j'allais parcourir; je crains d'avoir promis plus que je ne pourrai faire: ce pays est entouré de si riches paysages, de points de vue si pittoresques, d'aspects qui varient tellement à chaque pas, que je ne vous en donnerai qu'une faible idée, et que je regretterai toujours que vous ne l'ayez pas exploré avec moi. En effet:

Ces prés où le vent du matin  
Caresse les fleurs printanières;

Ce vieux manoir dans le lointain,  
Dominant ces jeunes chaumières;  
Ce clocher perdu dans les cieux,  
Ces lentes chansons de veillée,  
Ces rossignols au chant joyeux,  
Et ce moulin dans la vallée;  
Tout me parle ici de bonheur,  
Et je suis seul sur le rivage;  
Trop de biens accablent mon cœur...  
On jouit mieux quand on partage!

Je venais de vous quitter, et déjà se déroulait devant moi le Rhône avec ses mille sinuosités qui découpent les plaines du Dauphiné; nous vîmes en passant le château de la Pape avec sa jolie avenue et sa terrasse suspendue sur le fleuve; puis, ce petit bois où les enfans du pauvre viennent, aux Pâques fleuries, cueillir des rameaux de buis qu'ils vendent, pour deux sous, à la porte de nos églises; il y en avait jadis toujours un qui ombrageait le petit bénitier, près du lit de ma mère.

La voiture allait avec rapidité, et, à peine pus-je apercevoir les débris couverts de lierre du vieux château de Montluel, ce qui reste des remparts démolis de l'ancienne ville, et ce gazon en pain de sucre qui a succédé à une vieille tour abattue à la première révolution.

Sur une place de cette ville de Montluel, près d'une fontaine, une colonne frappa mes regards: sur la base est écrit: Liberté! Une femme, le casque en tête, la robe relevée, surmonte la colonne, et tient en sa main un drapeau que le vent déploie assez coquettement. Je m'étonnais, en contemplant cette statue de la liberté, lorsque notre conducteur me coupa la parole, et nous soutint que c'était la *Samaritaine*... Nous partîmes d'un éclat de rire; ce bon conducteur qui prend la liberté pour la Samaritaine! Cela nous amusa un moment; cependant, en y réfléchissant davantage, j'excusai son erreur, et je trouvai qu'il y avait entre elles plus de ressemblance que je ne l'avais cru d'abord.

Déjà veuve de cinq maris,  
Cette aimable Samaritaine  
N'a pas frappé l'air de ses cris;  
Des pleurs n'attristent point ses ris,  
Mais elle puise à la fontaine  
L'onde qu'elle parfamera,  
Et qu'au soir sa main épandra  
Sur cette brune chevelure,  
Parure du jeune amoureux,  
Qui, de ses bras voluptueux,  
Doit lui former une ceinture.  
Ainsi la fraîche liberté,  
Vive et folâtre déité,  
Que tous ses maris ont battue,

Veuve à la fin, et pour toujours,  
 Sans renoncer aux doux amours,  
 Renonce à l'hymen qui la tue!  
 Sitôt que ses tendres clans  
 N'inspirent plus votre délire;  
 Sitôt qu'en vos regards brûlans,  
 Son brûlant regard ne peut lire,  
 Et votre ivresse et son empire;  
 On ne voit point ses yeux charmans  
 Mouillés de douleur ou de haine;  
 Mais, comme la Samaritaine,  
 Elle brise sa vieille chaîne,  
 Et convole à d'autres amans!

La nuit venait; le temps avait été mauvais tout le jour; la lune ne parut point, et voyager la nuit, après la pluie, quand aucune étoile n'éclaire les paysages que l'on parcourt, cela est triste... Mes pensées se reportèrent vers vous. J'éprouvais, je ne dirai pas une vive peine, mais bien une douleur sourde, lente, qui pèse sur l'âme, vous savez, et qui vous ôte votre énergie. J'arrivai, dans la nuit, chez cet ami dont je vous ai parlé souvent.

Oh! je ne pourrai jamais vous rendre, avec exactitude, le magnifique point de vue qui, le lendemain frappa mes regards à mon réveil: j'habite la petite ville de Loyes, qui, autrefois fortifiée, faisait partie du duché de Savoie, limite entre la basse Bresse et le Bugy, sur la hauteur de la *Tetière*. La maison de mon ami est élevée sur les vieux mais solides remparts de briques rouges qui défendaient autrefois la ville; elle est encore en partie debout cette vieille citadelle avec ses murs épais et crénelés, où tonnait le canon, lorsque les barons et les ducs s'entrebattaient, alors qu'ils ne guerroyaient pas contre le souverain, ou ne lui vendaient pas à beaux deniers leur épée et leurs hommes d'armes, le tout au grand profit de leurs vassaux estropiés par la guerre, amaigris par la corvée, et ruinés par la taille. Cette petite terrasse, ce jardin au dessous, bordé de lilas et brillant de fleurs, puis ce petit chemin dont un mur nous sépare, tout cela fut autrefois le large fossé plein d'eau qui ceignait le rempart. Le pays est comme nos mœurs, il n'y reste plus que les ruines de la féodalité.

Adieu, à demain; soyez heureuse!

KAUFFMANN.

## LE SOUVENIR.

Oui, j'aime la beauté, reflet d'une belle âme,  
 J'aime l'ange mortel que vous nommez la femme,  
 Nos pères l'honoraient comme un être divin;  
 C'est un écho vivant pour la voix du poète,  
 Et le cœur est, sans elle, une lyre incomplète  
 Dont les cordes vibrent en vain.

Venez, objets charmans de mes rêves sans nombre,  
 Fantômes adorés que j'entrevois dans l'ombre,  
 Venez donc: je ne veux ici-bas que vous voir;  
 Je ne demande rien de vous... rien qu'un sourire,  
 Rien que voir, aux accords qui passent sur ma lyre,  
 De vos yeux les larmes pleuvoir!...

Voilà l'une de vous!.. Silence au bruit profane!  
 Elle!.. Une forme pure, un rêve de l'Albane!  
 Rien d'humain ne saurait la retracer aux yeux...  
 C'est l'apparition qui vient charmer Eudore;  
 Le monde la possède et le monde l'ignore...  
 Mais on la connaît dans les cieus!..

Je la connais aussi, moi, cette sœur des anges,  
 Et mon luth a déjà vibré de ses louanges;  
 Son front pur, de bonté, de grâce est revêtu,  
 Un air mélancolique attendrit son sourire,  
 Sa voix douce émeut l'âme, et près d'elle on respire  
 Comme un parfum de la vertu!

Dis-moi, te souvient-il d'une heure de féeries,  
 Là-bas, près du lac bleu, dans le fond des prairies,  
 Vers ce chêne placé comme un banc pour s'asseoir;  
 Te souvient-il des feux qui jaillissaient dans l'ombre,  
 De cette blanche lune éclairant la nuit sombre,  
 Et des enivremens du soir!..

Cette scène, à mes yeux, reparait tout entière:  
 Voici la maison verte et l'humble croix de pierre;  
 Voici tous les détours de notre long chemin,  
 La ferme, le mur blanc, la pelouse ignorée  
 Où j'ai cueilli pour toi cette fleur azurée  
 Que tu posas contre ton sein.

Voici l'enclos champêtre et le vallon tranquille  
 Où pour l'été prochain tu rêvais un asile;  
 Voici le sentier noir où j'assurais tes pas;  
 En gravissant ce mont, qu'un autre Etna colore,  
 Contre mon cœur ému je crois sentir encore  
 La tiède empreinte de ton bras.

Ah! de ce souvenir ne sois point offensée,  
 Rien d'indigne de toi ne vit dans ma pensée,  
 Et tes douces vertus n'ont point troublé mon cœur;  
 Mais avoir, pour mes vers, ton bienfaisant suffrage;  
 Mais près de toi, lassé d'un long pèlerinage,  
 Trouver comme une tendre sœur...

Ce sont là tous mes vœux! C'est ainsi que je t'aime,  
 Et je puis l'avouer au ciel comme à toi-même;  
 Ne crains pas qu'aux mortels je révèle ton nom;  
 Mais fuyant quelquefois une foule importune,  
 J'irai le murmurer, par un beau clair de lune,  
 A l'écho discret du vallon.

## BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE.

### ASMODÉE.

SATIRE, PAR L.-A. BERTHAUD.

C'est à *Némésis* que nous avons dû *Asmodée*.

M. Berthaud, en entreprenant il y a quelques mois cette satire hebdomadaire, avait compris, lui aussi, qu'il fallait dire la vérité aux hommes, quelque haut placés qu'ils fussent, et fouetter d'un vers sanglant les puissances du jour, pour faire, en dépit d'elles, marcher le monde vers un meilleur avenir.

Les premières livraisons d'*Asmodée* nous révélèrent un talent poétique plein d'originalité, une allure large et franche, mais parfois vague et désordonnée; un style coloré, mais pas assez châtié; une richesse de rimes remarquable, une expression hardie et une généreuse indignation devant l'état d'ilotisme auquel une classe de la société semble vouloir condamner la plus nombreuse.

Tout à coup cette naissante publication cessa de paraître.

M. Berthaud rentre aujourd'hui dans l'arène politique, avec son *Asmodée*. Après la scandaleuse défection de Barthélemy, il a senti qu'il avait besoin de justifier son long silence, au milieu d'événements que réclamait sa verve satirique.

Le poète s'est donc expliqué avec ses lecteurs; il a déroulé sa vie et répondu à toutes les insinuations perfides répandues sur son compte, au sujet de la brusque interruption de sa satire. Plus heureux que Barthélemy, M. Berthaud est sorti sans souillure de cette justification. Le public excusera ses vingt ans, en raison du précoce talent dont il les rehausse, et il encouragera à l'avenir une œuvre de patriotisme et de poésie.

Déjà la troisième livraison d'*Asmodée* a paru, et, sans vouloir juger cette publication sous le rapport politique, nous n'envisagerons en elle que la question littéraire, et nous dirons que les vers de M. Berthaud révèlent un talent déjà très-remarquable. Que ce jeune auteur se tienne seulement en garde contre sa trop grande facilité et contre certaines épithètes qui sont quelquefois plus bizarres que justes; qu'il épure son talent au creuset du bon goût; qu'il le mûrisse dans la méditation et dans l'étude de l'histoire, et non-seulement notre ville, mais la France comptera un jour en lui un poète distingué.

L. B.

— M. Agathon Bressy vient de publier sous le titre: *Les Phénomènes de notre Planète*, une brochure, in-8, de 64 pages qui nous a paru remplie d'aperçus neufs, et remarquables surtout par la clarté avec lesquels ils sont exposés, clarté généralement fort rare dans les ouvrages scientifiques. On voit que l'auteur a mûrement étudié le système qu'il émet sur l'électricité et

sur le calorique, appliqués au physique et au moral. Un sujet aussi aride, quoique d'une haute importance, ne peut être convenablement développé dans notre feuille; mais nous croyons devoir recommander la lecture de l'ouvrage de M. Bressy à tous les savans et à tous ceux qui s'occupent aujourd'hui de théories physiques; son livre peut conduire à de hautes découvertes. On le trouve chez *Laurent, libraire, place St-Pierre*.

Il a paru dernièrement à Grenoble, sous le titre de *la Muse Française*, trois cahiers de poésie qui semblent former le commencement d'une publication plus importante. L'auteur a eu la modestie de garder l'anonyme, mais à la facture de ses vers nous ne le croyons pas très-jeune. Son recueil, du reste, doit plaire à ceux qui aiment encore la littérature classique, car il est tout à fait de l'école ancienne. Quant à nous, nous préférons l'école moderne, et nous croyons que la littérature a bien fait de ne pas rester stationnaire quant tout marchait autour d'elle. Notre goût pour le nouveau genre ne nous rendra cependant pas injuste pour le mérite réel, et surtout pour le mérite modeste, et c'est avec plaisir que nous signalons la *Muse Française* aux partisans de l'école de Delille, si tant est qu'il en existe encore!

M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, cette muse si chère à la France poétique, est dans notre ville. Nous espérons être assez heureux pour pouvoir offrir à nos lectrices une pièce de vers de cette dame qui honore, à la fois, son sexe par son talent et par son caractère.



Jamais l'élégance des manteaux n'a été plus variée que cette année; ceux qui sont imprimés ou brodés sont toujours d'un bon goût, mais ceux à dessins gothiques sur un fond noir l'emportent par leur belle originalité; on emploie de préférence les doublures foncées et qui tranchent avec le manteau; les magasins de M. Lecourt, place de l'Herberie, sont parfaitement assortis dans ce genre.

Les passes des chapeaux ne se portent plus relevées, mais encadrant bien la figure; les étoffes les plus riches et les plus recherchées sont les satins rayés avec velours, et les velours frisés. Sur les chapeaux de la première étoffe on met des plantes de fleurs *frimatées*, et sur ceux de la seconde, une seule grande plume de deux couleurs. — M<sup>me</sup> Cherpin-Renevier, rue St-Côme, N° 2 bis, en a rapporté de Paris qui sont d'un goût délicieux, et dont l'aspect seul doit être une tentation pour les Lyonnaises qui se mettent bien.